



SOLANGE
SIYANDJE
L'AFFAIRE SYLLA

série noire
GALLIMARD

SÉRIE NOIRE

Collection créée par Marcel Duhamel

SOLANGE SIYANDJE

L'AFFAIRE SYLLA

nrf

GALLIMARD

Couverture : © Dusica Paripovic / plainpicture (détail) et
© Xose Bouzas / Hans Lucas (détail).

© Éditions Gallimard, 2024.

*À ma mère, Dorothee, la seule qui, par ses
mots, parvient immanquablement à m'apaiser.*

*À ma fille, Täina, écrivaine en herbe, qui
a lu et validé chacune des lignes de ce qui va suivre.*

Lorsque vous avez éliminé l'impossible, ce qui reste,
si improbable soit-il, est nécessairement la vérité.

ARTHUR CONAN DOYLE,
Le Signe des Quatre (1890)

Station Miromesnil, Paris 8^e, 5 décembre 2017

— Il a été poussé?

— Peut-être, nous n'avons pas encore visionné la vidéo-surveillance.

Deux officiers de police regardaient le corps déchiqueté d'un homme sur les rails du métro de la station Miromesnil. Les secours tentaient de récupérer des morceaux de l'individu encastrés sous la voie ferrée.

— Il va falloir trouver qui c'est, et vu ce qu'il en reste ça ne va pas être facile! s'exclama l'un des officiers.

— J'espère juste que ce n'est pas un sans-papiers.

Boulevard de la Chapelle, Paris 18^e, 6 décembre 2017

Le cadavre d'une femme était étendu sous le pont Saint-Ange qui supportait le viaduc aérien de la ligne 2 du métro sur le boulevard de la Chapelle.

— Les riverains nous ont dit qu'elle était allongée, dos

contre ce poteau depuis hier, indiqua un agent en uniforme à son collègue de la police judiciaire. Ils ne s'en sont pas inquiétés, car ils ont cru qu'elle était SDF.

— Elle s'appelait Aïssatou Camara, elle avait 33 ans, précisa un autre agent. Elle était mariée, mère de 3 enfants et habitait du côté de la porte de Clignancourt, rue Championnet.

— Le décès remonte à au moins douze heures, compte tenu de la lividité cadavérique, compléta le médecin légiste en examinant le cadavre.

Muni de ses gants, il appuya sur une zone du bras de Mme Aïssatou Camara.

— Vous voyez, la coloration violacée reste persistante à la pression. Mais il est impossible de déterminer les causes du décès pour l'heure, je ne vois pas de traces de blessure, d'hématome ou de strangulation.

Saint-Ouen, Hauts-de-Seine, le même jour

— Je l'ai retrouvée là, en bas des marches. J'ai d'abord vu le sang déborder sur le pas de porte. C'est ça qui m'a interpellé.

Un homme d'une quarantaine d'années, entouré d'agents en uniforme, pointait du doigt une zone émaillée de sang, délimitée par un rubalise jaune.

— Vous la connaissiez ? questionna un policier.

— Oui, elle s'appelait Aminata Diawara. Elle habitait au septième étage.

— Vivait-elle avec quelqu'un ?

— Non, elle vivait seule.

Rue de la Pompe, Paris 16^e, 8 décembre 2017

Une femme en larmes s'agitait dans le séjour d'un appartement bourgeois dont le décor rappelait le Second Empire, le téléphone portable collé à l'oreille.

— Calmez-vous, madame, ordonna la voix au bout du fil. Pouvez-vous me redonner votre identité, s'il vous plaît?

— Je m'appelle Nadia Khar... oubi..., geignit-elle, je suis... la femme de ména... ge... d... de... Il est mort, j'en suis sûre... il est tout bleu...

— Madame, je vous en prie, calmez-vous. Pouvez-vous me donner les nom et prénom de cette personne, s'il vous plaît?

— Le prénom c'est Gérard et le nom c'est Hugues. Je l'ai trouvé en arrivant quand je suis entrée dans sa chamb... c'est horrib...

Elle s'interrompit en gémissant.

— Nous vous envoyons une unité. Surtout ne bougez pas, ils seront là dans moins de dix minutes.

Rue Poulet, Paris 18^e, 12 décembre 2017

— Elle a fait une chute. Sa tête a d'abord heurté le rebord de la vasque avant de percuter le carrelage.

L'officier de police judiciaire leva les yeux vers son collègue de la police scientifique, puis regarda la flaque de sang brunie, figée sur le marbre blanc. Les premières escouades

de mouches rôdaient autour du cadavre, attirées par la fermentation du corps.

— Le choc serait à l'origine du décès ? interrogea le policier, les yeux plissés.

— Elle a une fracture importante là, déclara l'expert, en soulevant la tête de la femme. Mais il faudrait en déterminer la cause. Peut-être qu'elle a glissé ou fait un malaise. C'est difficile à dire.

— Elle s'appelait Sonia Bourguiba. Elle était femme de ménage dans un grand hôtel, célibataire et sans enfants, indiqua un autre officier.

Un des experts réajusta ses surlunettes de sécurité en observant Mme Bourguiba.

— Elle est décédée il y a au moins cinq ou sept jours d'après la putréfaction et la coloration des tissus. Vous voyez ?

Il lui désigna un amas de couleur verte qui recouvrait l'abdomen rebondi du cadavre sous l'effet des gaz. La masse menaçait d'envahir son cou. L'officier tira son calepin et nota pendant que l'expert continuait de s'exprimer.

Police judiciaire de Paris, 10 février 2018, 16 heures

Le brigadier Sandro longeait la rue du Bastion, les mains dans les poches de son blouson en peau de mouton, une cigarette greffée à ses lèvres. Le froid était polaire, mais il était prisonnier de ce rituel solitaire devenu indispensable à son efficacité. Avant septembre de l'année précédente, c'est le long du 36, quai des Orfèvres qu'il marchait. Mais la brigade criminelle à laquelle il appartenait avait déménagé avec

presque l'ensemble des services centraux au 36, rue du Bastion, nouveau siège de la direction régionale de la police judiciaire de Paris, la PJ. Ils étaient à présent réunis – plus de 2 000 agents – dans cette bâtisse de huit étages, d'une superficie de 32 600 mètres carrés et de quatre niveaux de sous-sol, ultramoderne, aux façades de verre traités en matériau pare-balles et reflétant le ciel. Il détestait le quartier engorgé de travaux, bruyant et sale de la porte de Clichy, à des années-lumière du charme de l'île de la Cité qu'ils avaient quittée après plus d'un siècle d'histoire. Il avait 45 ans et y avait passé près de vingt ans. Il badgea, traversa le hall d'accueil et rejoignit les quatre officiers de son équipe à l'étage.

— Je suis prêt, on y va, leur lança-t-il.

— Allons le cueillir, ce salaud ! répondit son collègue Larret.

Ils récupérèrent leurs armes et se précipitèrent dans leurs véhicules stationnés au sous-sol. Après avoir emprunté la voie souterraine qui reliait la PJ au boulevard des Batignolles, les officiers de police judiciaire, OPJ, se dirigèrent accompagnés de plusieurs agents de police vers Trappes, dans les Yvelines. Une information judiciaire avait été ouverte à la suite de cinq décès suspects dont la cause était similaire. Un juge d'instruction avait été désigné et, au sein de la brigade criminelle, il avait été chargé de mener l'enquête. Il était assisté de deux OPJ et de quatre agents. On comptait parmi les macchabées deux Sénégalaises, l'une femme au foyer et l'autre femme de ménage, une femme de chambre tunisienne et deux hommes. Le premier était un ouvrier malien. L'autre était la pièce rapportée de ces crimes. Il s'agissait d'un Français bon teint, PDG d'une filiale d'un

industriel chinois, vivant dans le 16^e arrondissement de Paris. Une chose notable ressortait des rapports d'autopsie : chacune de ces personnes avait passé l'arme à gauche après un arrêt cardiaque. Elles avaient toutes absorbé une dose anormale de vitamine D, de lithium et de potassium : un cocktail mortel. L'enquête révélait également que si ces personnes ne se connaissaient pas, a priori, elles avaient toutes deux points communs : elles souffraient d'un cancer et communiquaient, régulièrement et ce depuis plusieurs mois, avec un même individu : son numéro était apparu sur les relevés de leurs lignes téléphoniques qui avaient été fournis aux enquêteurs après réquisition judiciaire. Il s'agissait d'un retraité sénégalais. Il était marabout.

Trappes, Yvelines, le même jour, 17h30

Vêtu de sa blouse blanche, Moussa Sylla était debout devant le plan de travail qu'il avait installé dans l'une des pièces du sous-sol de sa maison, lequel lui servait de cabinet. Cet endroit particulier s'appelait « le laboratoire ». Moussa y confectionnait avec rigueur l'ensemble de ses traitements. Personne ne pouvait y pénétrer sans son autorisation. En face de lui était suspendu un meuble en *Pterocarpus erinaceus*, un bois rosé du Sénégal. Il comportait des dizaines de petits tiroirs habillés d'étiquettes sur lesquelles on pouvait lire des noms aussi étranges que « *Synsepalum chimanimani* » ou « *Adansonia digitate* ».

Moussa traitait tous les maux du corps et parfois de l'âme. Ses patients venaient en nombre pour bénéficier de

ses soins. Il introduisit dans le blender une plante à fleurs rapportée de son dernier voyage au Sénégal, y ajouta des écorces qu'il avait fait ramollir et un peu d'eau, murmura des incantations dans un dialecte inconnu et fit tourner le mixeur. Il manquait quelque chose. Moussa se dirigea vers un grand réfrigérateur qui ne contenait que des bouteilles en plastique d'eau minérale recyclées pour les besoins de ses traitements. Elles étaient alignées par dizaines, pleines de substances épaisses et polychromes. Il s'empara de l'une d'elles remplie d'un liquide vert olive, sur laquelle on pouvait lire « phlébite », et revint devant sa préparation. Fatoumata, son épouse, apparut dans l'encadrement de la porte. Elle lui demanda en wolof s'il voulait qu'elle lui serve le repas au sous-sol.

Moussa Sylla était un ancien infirmier arrivé en France en 1972, comme main-d'œuvre dans les usines Renault. Il avait bénéficié de la procédure de regroupement familial dans les années 1990 pour faire venir son épouse Fatoumata. Il l'avait rencontrée et épousée au cours d'un de ses voyages au pays.

Moussa stoppa le blender et indiqua à Fatoumata qu'il mangerait plus tard chez Fanta, sa deuxième femme.

En 2002, alors qu'il avait déjà 54 ans, il avait pris une autre épouse, Fanta. Le mariage traditionnel avait été réalisé en bonne et due forme à défaut du mariage civil, la polygamie étant interdite en France. Mais cette limite législative ne semblait pas le préoccuper, puisqu'il s'était marié une nouvelle fois de façon traditionnelle en 2013 avec une troisième femme, Diénéba.

Fanta venait de se présenter à son tour au sous-sol, mais

elle n'était pas seule. Elle était entourée d'une dizaine d'agents de police. Le brigadier Sandro s'avança le premier.

— Vous êtes M. Moussa Sylla? interrogea-t-il.

Moussa le regarda d'un air grave.

— Oui, messieurs. En quoi puis-je vous aider?

À cette réponse, quatre des officiers de police se précipitèrent et le plaquèrent contre le plan de travail. Sa tête percuta le meuble en bois rosé et un des tiroirs céda. Des graines séchées de petite taille roulèrent sur le sol. Ses deux épouses se mirent à hurler en s'avançant vers les officiers.

— Mesdames, n'approchez pas, autrement je vous embarque! s'interposa Sandro.

Deux officiers se saisirent des femmes pour les tirer vers l'extérieur, écrasant, au passage, les précieuses graines de Moussa. Il observait la scène, meurtri. Ces policiers ne réalisaient pas quel chemin il avait dû parcourir pour les rassembler, presque une à une, et le bien qu'elles procuraient à ses patients. Un policier maintenait sa tête appuyée contre le plateau en bois, tandis que l'autre lui tordait les bras dans le dos. Son cou le faisait atrocement souffrir, et il se demandait pourquoi ces hommes s'obstinaient à le maltraiter de la sorte. Il n'avait aucune intention de s'enfuir et n'avait manifesté aucune résistance. Un de ses patients avait dû le trahir, songea-t-il. Il savait que l'exercice illégal de la médecine était réprimé. Puis les décès surgirent dans son esprit comme une vision venue de l'au-delà et il ferma ses paupières.

— Lâchez-le, il n'a rien fait! s'époumonait Fanta.

— Je vous en prie! Ne prenez pas mon mari, suppliait Fatoumata, en larmes.

— Sortez-les-moi d'ici! hurla Sandro, excédé.

Il balaya la pièce des yeux et tomba sur l'épais Vidal placé dans un coin de cet endroit qui servait de lieu d'expérimentation à ce savant fou. Il notifia au prévenu son placement en garde à vue et entama les opérations de perquisition.

Asnières-sur-Seine, Hauts-de-Seine, le même jour, 21 heures

L'odeur du bois se consumant dans la cheminée se mêlait aux parfums des plats qui défilaient à l'occasion des 60 ans d'Agathe, sa mère. Le repas offrait une odyssee de saveurs. Il avait débuté par un assortiment de sushis cuisinés par An, l'épouse d'origine chinoise du frère cadet de Béatrice, Antonin. Ils avaient été suivis de *ndolé*, sorte d'épinard amer cultivé au Cameroun, pays de naissance d'Agathe. Celle-ci venait enfin de déposer sur la table des *teiglach*, bouchées au miel, confectionnées par Patrick, l'époux de Béatrice.

— Il faut que tu me donnes la recette. C'est vraiment délicieux, Patrick. Vous faites ça pendant les fêtes de Noël si j'ai bien compris? interrogea Agathe.

— On les cuisine traditionnellement pour Rosh Ha-Shana, précisa Patrick.

— Rosh quoi?

— Roch Ha-Shana, le nouvel an juif, maman, indiqua Antonin, assis en bout de table à côté de son épouse.

— Ah d'accord. C'est comme le nouvel an des Chinois, demanda-t-elle en regardant An.

Le silence fut à peu près la réponse d'An qui, après avoir jeté un coup d'œil furtif à Agathe, continua de moucher Lily, sa petite dernière de 8 mois. Mika, l'aîné de leurs trois

enfants, déboula au même moment, le téléphone d'Agathe à la main.

— Mamie, ton téléphone a sonné, j'ai répondu à la dame! Tiens!

— Mika, je t'ai déjà dit de ne pas répondre au téléphone, chuchota Antonin, en fusillant son fils du regard.

Sa mère s'empara de l'appareil et disparut dans la cuisine. Elle en revint dix minutes plus tard, la mine défaite.

— C'était mon amie Simone, indiqua-t-elle. Elle voulait me demander un grand service.

Elle s'affaissa sur son siège et poursuivit :

— Elle a été très malade il y a quelques années. Elle a guéri grâce à un homme qui apparemment a de gros ennuis, ajouta-t-elle en scrutant Béatrice qui commençait à se demander si ce n'était pas elle qui allait hériter du « grand service » à rendre à son amie.

— Il est en garde à vue.

— Maman! s'exclama-t-elle. Tu ne vas pas m'envoyer en garde à vue au beau milieu de ton repas d'anniversaire!

— Justement, ma chérie, fais-moi ce cadeau. Simone me dit que c'est quelqu'un de bien. S'il te plaît.

Béatrice soupira en laissant tomber sa serviette sur la table.

— De quoi on l'accuse?

— Je ne sais pas. Mais elle m'a dit que c'était sérieux. La femme du monsieur l'a appelée pour lui demander si elle connaissait un bon avocat.

— Comment s'appelle ce monsieur?

— Mamadou Sylla, je crois, ou quelque chose comme

ça. J'avoue que je ne sais plus. Enfin, téléphone à sa femme, elle attend ton appel.

Agathe tendit à Béatrice un bout de papier sur lequel elle avait griffonné : *Fatoumata Sylla*, suivi d'un numéro de portable. Patrick avait réservé une nuit dans un hôtel cinq étoiles pour leur soirée mensuelle en amoureux, fixée le premier samedi de chaque mois. Elle sentait que leur projet allait tomber à l'eau. Elle se tourna vers lui, dépitée, mais les yeux de Patrick n'avaient pas quitté Agathe. Il l'observait, livide.

Le 11 février 2018, 11 h 20

Le lendemain, il avait déposé Béatrice devant l'entrée de la PJ et ne l'avait pas quittée des yeux jusqu'à ce qu'elle ait franchi les portiques en verre. Elle s'était retournée au dernier moment et avait agité sa main en souriant. Il lui avait rendu son salut en l'accompagnant d'un baiser. Il aimait profondément cette femme. Sa détermination et sa vivacité d'esprit nourrissaient chez lui une admiration indescriptible. Depuis leur mariage, six ans plus tôt, pas un jour ne s'était écoulé sans qu'il ne se trouvât chanceux de l'avoir pour épouse. Il ne s'était jamais intéressé à une femme noire avant elle. Pire, il n'avait, en réalité, jamais fréquenté de Noirs avant leur rencontre. Il ne s'estimait pas raciste, mais sans doute empreint de honteux préjugés à l'égard d'une communauté qu'il n'avait jusque-là perçue qu'au travers du prisme déformant des médias qui véhiculaient l'image d'une population pauvre et peu éduquée.

Depuis la veille, toutefois, il s'était aperçu d'un fait notable les concernant : ces Africains se connaissaient tous. Quelle était la probabilité dans un monde rationnel pour que Béatrice héritât de ce dossier ? Il avait passé un temps considérable à tenter de l'en dissuader. Mais ses arguments semblaient avoir du plomb dans l'aile face à la volonté toute-puissante d'Agathe Fosso. Ayant trop souvent eu à subir ses phrases au vitriol, par lâcheté, lors du repas, il s'était abstenu d'intervenir pour faire pencher la balance. Il faut dire que l'un des sports favoris de cette femme était de le dénigrer. Son crime ? Il dirigeait la filiale d'un laboratoire pharmaceutique américain. Son entreprise comptait, entre autres faits d'armes, selon elle, la stérilisation de milliers de femmes africaines cornaquée par Bill Gates et l'OMS. Les propos d'un ancien ministre kenyan étaient à l'origine de cette rumeur de la « complotosphère ». En raison des hormones de grossesse qui avait été découvertes dans des lots de vaccins contre le tétanos et des problèmes de fertilité qu'avaient eus par la suite certaines femmes, il avait qualifié cette campagne vaccinale mise en place par l'OMS de « programme ciblé de stérilisation de masse ». Quand Patrick avait accusé Agathe de verser dans le complotisme, ça lui avait valu six mois d'exclusion de son domicile.

Il roulait en direction de la porte Maillot, la vitre grande ouverte. Malgré le froid qui régnait dans la capitale, il transpirait. Ses yeux absents regardaient les rues sans les voir. Il avait laissé le contrôle de son 4 × 4 à ses mains moites qui guidaient le volant en pilotage automatique. Quand il arriva

sur le rond-point embouteillé de travaux, son front perlait de sueur. Il s'arrêta devant un immeuble en verre d'une vingtaine d'étages sur la devanture duquel était inscrit « Merculix ». Un homme portant un brassard de sécurité se dirigea vers son véhicule.

Son bureau se situait au dernier étage. Il pénétra dans l'ascenseur et jeta un regard furtif à la couronne de sa montre ornée de saphir : elle affichait 11 h 20. Il était donc un peu plus de 5 heures à New York. Il hésita un instant puis sortit son portable sécurisé et composa un message laconique à Peter, le *chief executive officer*, CEO du groupe. Compte tenu de l'heure, il ne le lirait qu'à son réveil, ce qui lui laissait un peu de temps pour se préparer. Il se contempla dans le miroir qui le toisait. Son teint mat était d'une pâleur préoccupante. Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et il se dirigea vers son bureau. Il n'était pas installé que son téléphone sonna. Ce diable de Peter ne dormait jamais, se dit-il en se pinçant les lèvres. Sa bouche forma un sourire amer et il décrocha. Peter, comme toujours, alla droit au but.

— Pourquoi tu me déranges aux aurores, la tour Eiffel brûle ?

La gorge de Patrick se serra. Il déglutit et continua d'un ton hésitant :

— Béatrice est sur l'affaire du marabout.

— Je ne comprends pas, articula son chef, qu'est-ce que tu veux dire ?

— Elle a accepté de représenter Sylla.

— Elle ne peut pas accepter cette affaire ! hurla Peter.

Les décibels de la voix qui lui répondait firent exploser le

son du haut-parleur de son portable ainsi que son tympan gauche.

— Et puis comment se fait-il, grands dieux, qu'elle soit sur cette affaire? Il n'y a pas assez de putains d'avocats à Paris?!

— Je sais, Peter... mais si incroyable que ça puisse paraître, apparemment sa mère connaît quelqu'un qui connaît...

Peter le coupa violemment.

— Patrick, je me fiche bien de sa mère et de la personne qui connaît quelqu'un qui connaît quelqu'un! Elle doit sortir de ce putain de dossier! Est-ce que c'est clair?!

— Peter, j'ai tenté de l'en dissuader. Mais je n'ai rien pu faire... et, sincèrement, si j'insiste trop elle va trouver ça louche.

Après un certain nombre de *Fucking!*, et de *God dam!*, Peter poursuivit sur un ton plus calme.

— Il va falloir être très vigilant, Patrick. Je ne sais pas si tu es conscient du danger dans lequel tout ça pourrait nous mettre?

— Je sais, Peter.

— Il faut que tu la surveilles de très près. Je vais essayer d'actionner mes relais auprès de la police judiciaire, de mon côté.

Police judiciaire de Paris, le même jour, 11 h 30

L'audition de Moussa Sylla avait finalement été fixée au lendemain du repas d'anniversaire de sa mère, en fin de matinée. Patrick avait insisté pour la déposer à la PJ. Ils

avaient annulé leur soirée, car il ne se sentait pas en forme. Il disait souffrir de l'estomac à cause du piment dont Agathe avait agrémenté les plats. Béatrice pénétra dans l'enceinte du hall spacieux et lumineux, et se dirigea vers l'accueil. Un immense logotype rond, portant en son centre un gigantesque « 36 » et une représentation stylisée de la façade vitrée de cet immeuble, était plaqué sur le comptoir d'accueil, en référence au regretté « 36, quai des Orfèvres ». On l'invita à s'installer dans l'une des quatre salles d'attente numérotées. Elle n'était pas mécontente des nouveaux locaux. Ils étaient splendides, attenants au futur palais de justice qui allait ouvrir ses portes près de son domicile, situé boulevard des Batignolles, et de son cabinet, sis rue de Courcelles. Il comptait également deux étages entiers de cellules de garde à vue d'une propreté incroyable, des salles d'entretien avec les avocats impeccables et des salles d'audition séparées. Cela évitait de devoir assister ses clients dans les bureaux miteux des enquêteurs, comme au quai des Orfèvres.

Elle faisait peu de gardes à vue, les abandonnant volontiers à ses collaborateurs. Elle ne se déplaçait que pour les dossiers importants. Traduction : *les délinquants en col blanc qui dépendaient de la brigade financière et payaient des honoraires à cinq chiffres au moins*. Mais on était dimanche et elle ne voulait pas jouer les manageuses toxiques. Dans cet univers empreint de sexisme et de racisme elle avait réussi, à 34 ans, à se faire un nom parmi les pénalistes de la place parisienne. Elle s'était retrouvée, il y avait six ans, propulsée dans une affaire qui avait eu la faveur des médias. Sa victoire en avait appelé d'autres, puis encore d'autres. Béatrice aimait gagner et n'hésitait jamais à aller chercher ses victoires aux forceps.

L'AFFAIRE SYLLA

SOLANGE SIYANDJE

En quelques jours, cinq personnes meurent empoisonnées. La police se saisit de l'enquête et découvre qu'elles ont pour seul point commun d'avoir été en rémission de cancer après avoir consulté un guérisseur, Moussa Sylla. Immédiatement dans le viseur de la justice, Sylla fait appel à Béatrice Cooper pour le défendre. L'avocate remarque que l'une des victimes était en lien avec Mercurix, l'entreprise pharmaceutique pour laquelle travaille son mari, mais elle est loin d'imaginer dans quel engrenage elle a mis le doigt...

Solange Siyandje est avocate au barreau de Paris et conseillère pour des dirigeants de start-up. *L'affaire Sylla* est son premier roman, un polar judiciaire dans lequel elle allie son métier et la fiction pour mettre en scène un géant de l'industrie pharmaceutique aux pratiques totalement amoraux, un guérisseur et deux jeunes avocats aussi déterminés que procéduriers.



L'AFFAIRE SYLLA
SOLANGE SIYANDJE

Cette édition électronique du livre
L'affaire Sylla de Solange Siyandje
a été réalisée le 14 décembre 2023 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782073037374 - Numéro d'édition : 613858).

Code produit : U59844 - ISBN : 9782073037404.

Numéro d'édition : 613862.